Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 26 (1976)
Heft: 2

Artikel: L'analyse sémiotique en mythologie
Autor: Calame, Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381073

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ANALYSE SÉMIOTIQUE EN MYTHOLOGIE *

Introduction

Fondée sur la distinction posée par la linguistique saussurienne entre signifiant et signifié, la sémiotique (ou sémiologie) s'est affirmée durant cette dernière décennie comme théorie générale de tous les systèmes signifiants ; elle s'offre par conséquent comme science de tous les modes du signifier. Quelles que soient les critiques que peuvent susciter cette prétention scientifique d'une part et les dimensions infinies du champ visé d'autre part, il faut reconnaître que l'étude de domaines déjà constitués tels que la sociologie, l'histoire de la littérature ou la psychanalyse sous l'angle de leur processus de signification a déjà conduit à des résultats singulièrement fructueux. Il suffira de les comparer en littérature par exemple à ceux de la critique esthétisante traditionnelle.

Sans doute les premières assises de l'Association Internationale de Sémiotique au début de l'été 1974 à Milan ont-elles fait franchir à ce nouveau mode d'investigation dans le domaine des sciences humaines un premier stade institutionnel. Ce premier congrès a d'ailleurs également mis en relief les insuffisances méthodologiques et les contradictions de fait auxquelles se heurtent encore les tenants de la pratique sémiotique. Si les questions fondamentales posées au cours des débats semblèrent se cristalliser autour de la réintroduction de la problématique du sujet et de celle du processus de communication, de manière assez singulière, l'analyse sémiotique du mythe paraît avoir échappé à l'attention des congressistes. Pourtant la méthode d'analyse structurale proposée par Lévi-Strauss, loin d'avoir écarté ce champ d'investigation du regard des sémioticiens, l'a tout au

* Ces lignes ont été rédigées pour le Congrès 1974 de l'Associazione Italiana di Semiotica (Pavia, 27-28.9.74) où nous en avons présenté un résumé ; nous les avons également lues devant le public du Groupe vaudois de la Société romande de philosophie, à Lausanne, le 13.12.74 ; à tous ceux qui ont bien voulu enrichir nos réflexions de leurs remarques, nous exprimons notre reconnaissance.

contraire placé sous une lumière privilégiée. Ainsi, au lieu de rester paralysée par l'originalité de la méthode élaborée par Lévi-Strauss, l'analyse en mythologie ne fait que se transformer, subissant en particulier l'influence des recherches nouvelles menées dans le domaine des structures narratives. Les diverses tentatives de définir la spécificité du mythe à partir des résultats de cette partie de la sémiotique qu'est la narratologie requièrent une mise au point que nous aimerions proposer dans les lignes qui suivent.

1. *Aperçu historique*

Le parallélisme chronologique existant entre la naissance de l'étude du mythe pour lui-même au XVIIIe siècle et le développement de l'ethnologie n'est rien moins qu'un hasard. Et sans doute la prise de conscience à cette époque de l'existence dans la culture grecque de mythes analogues à ceux recueillis et décrits par les ethnographes est-elle moins accidentelle encore. C'est en effet sous l'impulsion même de la comparaison ethnologique qui prend son essor durant le XVIIIe siècle que le mythe grec se détache de la tradition culturelle dont il était encore l'un des moteurs pour s'objectiver sous le scalpel des premiers savants philologues. Et la distance critique qui s'institue ainsi entre le mythe grec et son observateur sera régulièrement marquée par les progrès de la recherche en ethnologie.

De Max Müller à Tylor ou Lang, de V. Bérard à Jung, de Freud à Malinowski, le mythe sera tour à tour interprété comme la trace étymologisante des phénomènes naturels originels, la survivance d'un état de pensée prélogique et sauvage, le reflet d'événements historiquement datables, l'expression des archétypes constitutifs de l'inconscient collectif, le texte où lire les marques laissées par les pulsions affectives de la libido ou le système assurant la communication de l'ordre éthique garant de la cohérence de la communauté tribale [1]. Un trait au moins lie ces modes interprétatifs en dépit de l'extrême variété de leur origine : leur commune attitude réductrice. Pour les savants cités, expliquer un mythe, c'est le ramener à une réalité qui lui est extérieure, que ce soient un phénomène météorologique, des opérations de l'esprit dominées par un animisme incohérent, un instinct sexuel parricide et incestueux ou le système social que le mythe valide.

2. *La rupture lévi-straussienne*

Succédant à plus de cent années d'occultation de la spécificité du mythe, l'intervention de la méthode structurale élaborée par

[1] Pour une histoire de l'analyse du mythe, cf. e. a. J.-P. VERNANT : « Raisons du mythe » dans *Mythe et société en Grèce ancienne*. Paris 1974, p. 195-250 (p. 217 ss.).

Lévi-Strauss a eu sur l'analyse mythologique un effet cathartique. Analogue dans ses premières conséquences à ce que les phénoménologues allemands appelleraient une « mise entre parenthèses », l'analyse structurale vise la mise à jour de l'armature syntaxique et sémantique du mythe dans le respect de sa logique et de ses valeurs propres. Le projet d'ordre philosophique de la découverte des structures universelles de l'esprit humain n'en est qu'un corollaire à l'égard duquel on gardera, dans l'application de la méthode, une distance respectable.

Née à la confluence de la linguistique saussurienne, et en particulier de la phonologie de Jakobson, de la sociologie maussienne et de la critique marxiste, la méthode de Lévi-Strauss a introduit l'emploi dans les sciences humaines des concepts essentiels de *trait distinctif*, de *syntagme* et de *paradigme* ; elle y a ajouté celui de la stratification à plusieurs niveaux, dont aucun n'est privilégié, de la réalité sociale, et celui du contexte socio-culturel dans lequel s'insère la réalité étudiée. Elle marque dans cette mesure un point de non-retour. Mais du point de vue de l'analyse sémiotique du mythe, l'essentiel de la leçon lévi-straussienne pourrait probablement se résumer dans les notions de *valeur* et de *code*. D'une part, quel que soit le système de découpage à l'aide duquel on décompose le mythe pour en permettre l'analyse, Lévi-Strauss nous avertit, après les linguistes, que les unités ainsi obtenues n'ont de sens que dans les relations qu'elles entretiennent avec les unités qui forment le contexte de leur occurrence. D'autre part, la notion de code, tout en rendant compte de l'existence d'un processus de sémiosis propre au mythe, permet de restituer dans sa richesse l'épaisseur sémantique de ce système de relations. Forme et contenu, indissolublement liés, forment la structure [1].

3. *A la suite de et en contradiction avec Lévi-Strauss*

De manière singulière, l'application de la méthode structurale à l'analyse du mythe semble avoir eu plus d'écho dans l'étude de la mythologie des cultures disparues de la Méditerranée orientale que dans celle des mythes des sociétés tribales actuelles.

Du côté anglo-saxon, on a été principalement sensible à l'instrument relationnel et logique fourni par la méthode structurale. C'est pourtant, nous le verrons, son aspect le plus lacunaire et les analyses qui s'en inspirent en portent le reflet.

[1] C. LÉVI-STRAUSS : « L'analyse morphologique des contes russes », *Cahiers ISEA* 9, 1960, p. 3-36, repris sous le titre « La structure et la forme » dans *Anthropologie structurale deux*. Paris 1973, p. 139-173.

C'est ainsi que de l'excellente analyse du mythe cosmogonique de la *Genèse*, où les deux seuls opérateurs de distinction et de médiation parviennent à rendre compte de l'ensemble de l'organisation cosmologique issue du processus de la Création, de la fuite du Paradis et du fratricide de Caïn, Leach parvient à passer à des lectures du mythe grec, données il est vrai sur le ton du pastiche, où, réduites à leur squelette, les légendes de Cadmos, Minos, Thésée, Antiope, etc., deviennent de simples variations des (més)aventures sexuelles d'Œdipe [1] ; attentif uniquement à l'armature, il omet complètement les implications politiques, sociales et religieuses qu'ont ces légendes dans l'organisation de l'univers sémantique de la mythologie grecque. Chez les philologues, un G. S. Kirk a très bien compris le parti que l'on pouvait tirer de la procédure, proposée par Lévi-Strauss, de segmentation du mythe en séquences unitaires quand il s'agit de comparer de manière rigoureuse deux mythes analogues, tels le mythe hourrite de Koumarbi et le mythe grec d'Ouranos et Cronos [2]; il est évident par exemple que la castration d'Anu par Kumarbi, si on la considère dans l'enchaînement des séquences qui composent le mythe hourrite, est parfaitement homologue à la castration d'Ouranos par Cronos. On regrette cependant que les conclusions tirées de la comparaison ne débouchent que sur le problème historique, cher à la philologie, des rapports de filiation liant ces deux mythes.

En France, en revanche, une distinction très soigneuse des différents codes dans lesquels s'articule la manifestation mythique et le respect du contexte ethnographique qui lui confère sa substance a permis à plusieurs enquêtes menées récemment dans le domaine grec de restituer certains mythes dans toute leur épaisseur sémantique. C'est notamment le cas des analyses de Detienne qui, dans ses recherches sur la mythologie des aromates, fournit une étude contrastive rigoureuse du mythe d'Adonis et des mythes qui y sont associés [3]. La méthode de Detienne consiste principalement à établir des équivalences d'ordre paradigmatique entre les différents éléments sémantiques dans lesquels s'ordonne l'ensemble du sens du mythe. Ces

[1] E. R. LEACH : « Genesis as Myth », *Discovery* 23.5, 1962, p. 30-35, repris dans *Genesis as Myth and other Essays*, London 1969, p. 7-23, et *Lévi-Strauss*, London 1970, p. 71 ss.

[2] G. S. KIRK : *Myth. Its Meaning and Functions in Ancient and other Cultures*. Cambridge-Berkeley 1970, p. 213 ss.

[3] M. DETIENNE : *Les Jardins d'Adonis. La mythologie des aromates en Grèce*. Paris 1972. Cf. également J.-L. DURAND : « Le rituel du meurtre du bœuf laboureur et les mythes du premier sacrifice animal en Attique », et L. LYOTARD-KAHN : « Le récit d'un passage et ses points nodaux (le vol et le sacrifice des bœufs d'Apollon par Hermès) », *Actes du Colloque sur la mythologie grecque, Centre International de Sémiotique, Urbino, 7-12 mai 1973* (à paraître).

équivalences sémantiques s'articulent elles-mêmes sur les différents niveaux — olfactif, botanique, sociologique, sexuel, etc. — que définissent les codes organisateurs de la signification mythique. Ce procédé de classification sémantique permet la constitution de séries ordonnées de traits distinctifs qui, dans l'analyse de plusieurs mythes comme dans celle d'une pluralité de rites, peuvent être mises en parallèle. Il rend par conséquent possible une comparaison terme à terme de ces mythes et de ces rites aux différents niveaux de leur manifestation. Ainsi, pour prendre un exemple, sur le plan du code botanique, les qualités de parfum de l'encens répandu au cours des Adonies s'opposent aux vertus rafraîchissantes du gattilier utilisé lors des Thesmophories, alors que selon le code sexuel, la séduction qui marque le premier rite s'oppose à la continence de rigueur dans le second.

L'organisation du micro-univers sémantique d'un quelconque complexe mythique ou rituel est donc structurée de telle manière que chaque élément pris au monde naturel et codé dans un mythe ou un rite donnés n'a de sens que par rapport aux relations verticales qu'il entretient avec les éléments de la série constituant le sens du mythe ou du rite analysés et par rapport aux relations horizontales qui le lient aux éléments homologues des mythes ou rites voisins.

Du point de vue syntagmatique, Detienne ne met en jeu que des opérateurs simples repris à la logique binaire de Lévi-Strauss ; si l'on fait abstraction de la disjonction et de la conjonction qui sont intégrées en tant que traits distinctifs aux séries d'éléments structurant le sens du mythe, ces opérateurs se résument à la médiation et surtout à l'opposition. Cette opposition peut être à double sens, situant le cas échéant les éléments en contraste en deçà ou au-delà de ce qui se définit comme la norme. Ainsi, par rapport à la position d'équilibre dans laquelle se situent les relations normales avec la déesse Aphrodite, le mythe des Lémniennes définit une situation qui s'y oppose par disjonction (par leur mauvaise odeur, conséquence de l'injure faite à Aphrodite, les Lémniennes ne plaisent plus à leur mari), alors que le mythe de Myrrha actualise une situation où la conjonction est excessive (parce qu'elle repousse ses prétendants et par conséquent Aphrodite et que sa mère a offensé la déesse, Myrrha, l'odorante, est condamnée à désirer son père). Avec un instrument syntaxique aussi simple, on court le risque de manquer, dans un mythe tel que celui de la mort d'Adonis, la spécificité du déroulement narratif. Si, dans ce mythe, Adonis est vaincu sous l'aspect de la chasse et de la guerre, s'il représente en définitive une figure de antihéros [1], c'est que sa biographie ne suit pas la séquence de trans-

[1] *Op. cit.*, p. 84 n. 3, p. 128 ss.

formations qui, en Grèce, fait de l'adolescent un homme adulte. Jamais Adonis n'est initié ; grâce aux dons d'Aphrodite, il échappe aux épreuves normales de l'initiation tribale ; au lieu de pouvoir devenir finalement un époux, il tombe, victime des épreuves qu'il n'a pas surmontées. Cet écart par rapport au schéma normal de la séquence initiatique ne peut pas s'exprimer en simples termes d'oppositions ou de médiations s'ordonnant paradigmatiquement.

C'est au contraire une attention plus soutenue portée au déroulement narratif qui, en dehors de toute formalisation, fait découvrir à Vidal-Naquet la raison de la mutation qui s'opère dans la figure de Néoptolème dans la mise en forme tragique que Sophocle donne du mythe de Philoctète [1]. Les transformations que le récit mythique et son dérivé tragique mettent en jeu dans le caractère du héros apparaissent en effet comme la conséquence du processus initiatique dans lequel est engagé le jeune Néoptolème. Ce sont le déroulement syntagmatique de ce rituel et le schéma du passage qu'il consacre qui peuvent rendre compte de l'inversion, contraire aux lois de la tragédie, s'opérant dans les traits marquant la figure du héros de Sophocle.

Depuis plusieurs années, Vernant paie également son tribut à la méthode de Lévi-Strauss. Après avoir montré que la succession diachronique des races dans le mythe d'Hésiode ne fait qu'« historiciser », au travers de trois couples d'oppositions binaires inscrits sur un axe temporel, un univers sémantique statique qui reproduit la hiérarchie des trois fonctions mise en lumière par Dumézil, Vernant s'est à nouveau penché sur les récits étiologiques du poète béotien [2]. Son analyse structurale et comparative des mythes de Prométhée et de Pandora, en plus du respect, habituel chez cet auteur, du contexte ethnographique, fait une part très large à l'étude de la grammaire narrative. Si en faisant une distinction entre *agents*, *action* et *intrigue*, Vernant reste encore tributaire du concept de *personnage*, en revanche il montre parfaitement comment la syntaxe du récit, en se résumant à un jeu de dons et de contre-dons se déroulant sur le double plan de l'être et du paraître (don/vol du feu, don trompeur des viandes du sacrifice, don séduisant de Pandora), tend à disjoindre des contenus originairement conjoints et à organiser de cette manière un univers où les dieux, les hommes et leurs modes

[1] P. VIDAL-NAQUET : « Le « Philoctète » de Sophocle et l'éphébie », *Annales E.S.C.* 26, 1971, p. 623-638, repris dans J.-P. VERNANT et P. VIDAL-NAQUET : *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*. Paris 1972, p. 159-184.

[2] J.-P. VERNANT : « Le mythe hésiodique des races. Essai d'analyse structurale », *Revue de l'Histoire des Religions* 157, 1960, p. 21-54, repris dans *Mythe et pensée chez les Grecs*. Paris 31969, p. 19-47, et « Le mythe prométhéen chez Hésiode », dans *op. cit.* p. 82 n. 1, p. 177-194 (cf. encore *ibid.*, p. 244 ss.).

de vie respectifs sont distincts. Le récit explique ainsi le passage temporel d'un état primitif d'indifférenciation à un système d'écarts sémantiques ; en même temps, il consacre, comme le mythe des races, l'existence d'un ordre hiérarchique statique ; dieux, hommes et bêtes se trouvent situés les uns par rapport aux autres.

L'étude de Vernant indique la direction dans laquelle il convient d'orienter les recherches sur la mythologie grecque si l'on veut éviter que, par une application trop mécanique de la logique binaire de Lévi-Strauss [1], on ne finisse par vider les mythes de leur richesse sémantique et syntaxique, réduisant leur distinctivité à une pure tautologie dans le « cold victorian study of the form and structure of language » que dénonçait récemment Yngve pour la linguistique [2].

4. *Etudes sémiotiques narratives*

Par la distinction nette qu'elles établissent entre niveau de la manifestation et structures profondes, par l'attention qu'elles portent au développement syntagmatique, et par là au processus même de la constitution du sens de l'objet observé, enfin par l'autonomie, relative, qu'elles reconnaissent aux structures qu'elles mettent à jour par rapport à celles de la linguistique phrastique, les recherches menées depuis Propp dans le domaine des structures narratives sont exemplaires. Leur complexité n'enlève d'ailleurs rien à la difficulté des problèmes méthodologiques qu'elles continuent à poser et qui sont encore fort éloignés de leur solution... Mais il faut reconnaître que depuis que Propp, à travers une critique sévère de la notion de *personnage*, a montré que l'articulation du sens des contes merveilleux populaires russes pouvait être explicitée en unités supralinguistiques (les *fonctions*) liées entre elles par des règles syntaxiques précises [3], les modèles proposés par les narratologues offrent un moyen sûr d'éviter les impasses auxquelles conduit une analyse structurale trop rigidement appliquée.

4.1 *L'ordinateur*

En ce qui concerne le mythe, on pourra citer, parmi les analyses les plus simples, les recherches faites sur ordinateur. Dans la mesure

[1] Cf. p. ex. C. P. SEGAL : « The Homeric Hymn to Aphrodite : A Structuralist Approach », *Classical World* 67, 1974, p. 205-212, qui est conscient des dangers de ce nouveau genre de réductionisme.

[2] V. H. YNGVE : « On achieving Agreement in Linguistics », *Papers from the Fifth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society, April 18-19, 1969*. Chicago 1969, p. 455-462 (p. 462).

[3] V. J. PROPP : *Morphologie du conte*. Paris 1970, p. 34 ss. (éd. originale : Léningrad 1928).

où elles sont conditionnées par la relative pauvreté des opérations permises par l'instrument mécanique auquel elles recourent, elles sont aussi les moins satisfaisantes.

Ce qui cependant est remarquable dans une analyse telle que celle proposée par Maranda d'un corpus de 135 mythes Gé, c'est que l'anthropologue, contraint par les limitations que lui impose le programme de l'ordinateur, est amené à définir un système de règles grammaticales simples et un ensemble d'unités sémantiques qui pourront rendre compte, de manière homogène, de la diversité syntaxique et sémantique que montrent au niveau de la manifestation discursive les mythes étudiés [1]. Aidé en partie dans ce travail par une procédure automatique, l'analyste parvient à réduire la discursivité de son corpus à une centaine de descripteurs se répartissant en quatre classes syntaxiques : les *conjonctifs*, les *acteurs-sujets*, les *actions* et les *acteurs-objets*. Chaque proposition pertinente du mythe analysé, une pertinence définie selon un critère statistique, se compose d'une suite syntagmatique de quatre éléments subsumés par chacune de ces quatre classes. Dans le mythe Gé sur l'origine des femmes choisi par Maranda pour illustrer sa manière de procéder, la séquence *La nuit tombée, tous les Sherenté copulèrent avec la femme, l'un après l'autre* devient dans sa version formalisée : *Postériorité* (conjonctif), *chasseurs*(acteur-sujet), *relations sexuelles* (action), *une femme* (acteur-objet). Les propositions se suivant sans changement d'acteur-sujet forment un *épisode*, le mythe étant lui-même finalement réduit à une suite d'épisodes. Ainsi le mythe que nous venons de citer et dont la transcription courante couvre environ une vingtaine de lignes, se décompose en 28 propositions qui se laissent regrouper en 11 épisodes. Si cette démarche est très sévère à l'égard de l'articulation sémantique du mythe et si elle ne conduit encore qu'à des résultats d'ordre quantitatif, elle a en revanche le mérite d'offrir un instrument rigoureux pour le découpage du mythe en *mythèmes* et pour la comparaison de plusieurs mythes entre eux dans leur déroulement syntagmatique. Comme d'habitude, l'impact des résultats d'une analyse dépend de ce que l'on en attend.

D'autres chercheurs travaillant dans le même contexte académique ont repris un modèle analogue en spécifiant la notion d'*action* dans le sens sociologique d'*orientation* que lui donne Max Weber [2].

[1] P. MARANDA : « Formal Analysis and Intra-Cultural Studies », *Information sur les sciences sociales* 6.4, 1960, p. 7-36, et « Analyse quantitative et qualitative de mythes sur ordinateur » in P. RICHARD et R. JAULIN (edd.) : *Anthropologie et calcul*. Paris 1971, p. 256-270.

[2] D. A. EAMER et W. C. REIMER : « Computer Techniques in Myth Analysis. An Application », *Working Papers, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica di Urbino* 31, 1974.

L'analyse pourrait être intéressante dans la mesure où une catégorisation des actions du mythe pourrait aboutir à une définition des différentes opérations qui constituent peu à peu, dans le déroulement du récit, l'organisation des contenus dont les acteurs sont les porteurs ; nous reviendrons sur ce point. Mais Eamer et Reimer se limitent malheureusement à une analyse statistique du type d'action propre à chaque personnage des récits envisagés et des rapports de puissance qui lient ces personnages.

4.2 *Des U.S.A. ...*

A la différence de ces analyses où les séquences du mythe s'organisent selon un modèle phrastique, Madeleine Mathiot présente une décomposition structurale du mythe dans laquelle les unités minimales sont des *statements*, des propositions composées d'un sujet et d'une fonction : propositions liminales d'un côté (qui se subdivisent en événements et descriptions), propositions narratives de l'autre (les actions) [1]. Ainsi le début du mythe andamanais choisi par Mathiot pour l'application de sa méthode a, dans sa transcription anglaise due à Radcliffe-Brown, la forme suivante : *Da Teŋat lived at Golugma Bud. He went fishing one day and got only one small fish of the kind called čelau* ; ces deux séquences sont décomposées dans les propositions narratives suivantes : 1. *Teŋat lived-at-Golugma-Bud* (description). 2. *Teŋat went-fishing (one-day)* (action). 3. *Teŋat got-only-one-fish* (événement). 4. *The-fish-Teŋat-got was-small* (description). 5. *The-fish-Teŋat-got was-of-the-kind-called-čelau* (description). Quant à la syntaxe déterminant les relations liant ces différentes unités, elle est très simple ; elle comporte des règles d'inclusion et les règles que définit la cooccurrence des unités minimales.

Puisque, reprenant une suggestion de Lévi-Strauss, Mathiot définit l'unité minimale comme la relation entre un sujet et une fonction, les prémices de son analyse ne sont pas très éloignées du modèle greimassien. Là où elle s'en écarte de manière décisive, c'est quand la sémantique constitutive de son modèle d'analyse se révèle être une sémantique des actions qui rappelle celle de Maranda ou celle de Eamer et Reimer. Mais sa formalisation plus poussée (chaque action étant définie par la combinaison de deux traits distinctifs dépendant respectivement de deux systèmes de marqueurs, l'un décrivant le lien de l'action à son but, l'autre spécifiant le médium de l'action) permet de comparer entre elles les unités narratives plus larges que sont les *motifs* et les *épisodes* (qui sont eux-mêmes

[1] M. MATHIOT : « Cognitive Analysis of a Myth : An Exercise in Method », *Semiotica* 6, 1972, p. 101-142.

déterminés par les marqueurs des propositions : événement, description, action) ; elle permet donc de sélectionner, par élimination des propositions redondantes, les propositions clé qui constituent le message du mythe.

Par la prise en considération de l'orientation des actions et par l'élimination des redondances, la procédure de Mathiot conduit à une définition rigoureuse des acteurs essentiels du mythe et du système de relations qui les conjoint ou les disjoint. On s'étonne dès lors que le message du mythe andamanais soumis à l'analyse soit réduit à un enseignement sur l'usage de la magie alors qu'il s'agit de manière évidente d'un récit étiologique portant sur l'utilisation de la nourriture cuite, sur l'alternance du jour et de la nuit et sur la fabrication des torches nécessaires pour surmonter la contradiction de cette bipartition. Que les médiateurs de ces opérations, la pomme de terre, la cigale et la cire, soient tous trois utilisés dans des rites en relation avec l'orage ne signifie nullement que, dans le mythe également, ils aient la valeur d'opérateurs magiques, à moins évidemment que l'alternance beau temps - tempête ne soit homologue dans ce contexte ethnographique à celle du jour et de la nuit.

4.3 ... *à l'U.R.S.S.*

La possibilité de l'exploitation de relations existant entre mythe et rite est explicitée avec beaucoup plus de soin par D. M. Segal à propos d'un groupe de mythes indiens canadiens centrés sur le « motif » du *héros rejeté* [1]. Partant d'une analyse distributionnelle dans laquelle, une fois encore, les mythes étudiés sont décomposés en une suite syntagmatique de propositions ou de *motifs* analogues aux *fonctions* de Propp (du type : *le groupe social auquel appartient le héros le rejette*, ou : *épreuve de force victorieuse lors de l'entraînement du héros*), Segal réduit par superposition les redondances paradigmatiques et syntagmatiques de ce système propositionnel pour en retenir les articulations clé. La structure ainsi obtenue, en précisant les rapports entre le héros et la tribu et la transformation qui s'y opère au cours du récit, décrit la grammaire fondamentale des mythes soumis à l'analye. Et ce sont à la fois le déroulement de l'intrigue et les prédicats caractérisant le résultat de la transformation qui permettent à l'auteur de montrer que ces mythes, bien qu'utilisant les éléments des rites d'initiation tribale, décrivent en réalité un autre type d'initiation, celle du héros accédant au statut d'être surnaturel. En effet, cette modification par rapport au schéma de l'initiation

[1] D. M. Segal : « Il nesso tra la semantica e la struttura formale del testo » dans R. Faccani et U. Eco (edd.) : *I sistemi di segni e lo strutturalismo sovietico*. Milano 1969, p. 333-364 (publié en russe en 1965).

tribale est due essentiellement à la suppression dans le déroulement de l'action du mythe de certains *motifs* et à l'insertion de *motifs* nouveaux. Ainsi le *motif* de *la réintégration du héros dans sa tribu* est absent des mythes analysés par Segal tandis que le *motif* de *la modification de l'attitude de la tribu envers le héros à cause de ses succès* y est modalisé par *l'intervention de forces surnaturelles suscitées par le héros*.

L'identification du référent sous-tendant et explicitant le contenu du mythe s'opère par conséquent par l'intermédiaire d'une analyse attentive de l'intrigue du mythe et des changements qui se produisent dans les relations entre ses acteurs. Au terme du mythe, le héros, au lieu d'être réintégré à la tribu, en reste séparé, mais il a acquis des qualités nouvelles ; il y a donc initiation, mais pas initiation tribale comme l'avaient supposé d'autres interprètes de ce complexe mythique.

Si chez Segal l'analyse syntaxique débouche sur l'explicitation d'une transformation des contenus, dans l'étude du mythe cosmogonique du Rigveda proposée récemment par Ogibenin, l'attention se porte sur les unités de base que sont les divinités-actants (ou plutôt : acteurs) du mythe [1]. Mais le système logique propre au Rigveda, par l'oblitération de la linéarité temporelle, veut que ces divinités ne soient pas opposées ou associées par des relations syntagmatiques comme dans d'autres mythologies ; elles sont au contraire juxtaposées de manière paradigmatique et se transforment les unes dans les autres par l'intermédiaire d'un système de substitutions successives des caractéristiques qui dessinent leur figure. Au lieu d'une logique de l'action, le mythe cosmogonique védique met en jeu une *logique équationnelle atemporelle*. On comprendra ainsi comment l'ensemble des actions analysées, au lieu de porter à une succession de transformations comme dans le mythe cosmogonique hésiodique des races, peut être ramené dans le Rigveda à une action fondamentale organisant le monde en un univers bipartite où le ciel est disjoint de la terre par la médiation de l'espace qui les relie.

Il faut noter que cet acte fondateur ne se comprend que par référence à un état où le monde était désordonné et indifférencié ; l'existence même de cet état inscrit donc malgré tout cet acte dans une temporalité marquée par un avant et un après. Puisque toutes les actions constituant le mythe cosmogonique védique peuvent être saisies comme des variations de l'acte premier, l'analyse qui en est faite est essentiellement sémantique, aboutissant à la définition de sept classes d'actions exprimées par un verbe et un complément.

[1] B. L. Ogibenin : *Structure d'un mythe védique*. The Hague - Paris 1973 (éd. originale : Moscou 1968).

On relèvera en passant que l'analyse d'Ogibenin laisse une large place à l'étymologie qui, subordonnée à la définition de ces traits structuraux, fait une rentrée remarquée après l'éclipse ayant suivi son long règne sur les explications historicistes du XIXe siècle.

Ainsi l'étude d'Ogibenin, en se fixant sur les caractères structuraux que définissent les actions du mythe, fait finalement éclater la notion de *divinité-actant*, en conformité d'ailleurs avec le système de pensée védique, pour intégrer le paradigme de ces caractères dans la hiérarchie sémantique triple que forment les oppositions *univers désordonné* vs *ordonné*, *univers non védique* vs *védique*, *microcosme non védique* vs *védique*. En effet, en prolongeant la pensée d'Ogibenin, on pourrait dire que les sept traits structuraux issus de l'étude des actions du mythe ne représentent que les différentes modalités de l'action première qui, par ses effets, a pour conséquence la séparation de l'univers créé (ordonné) de l'univers non créé (désordonné). Ogibenin parvient donc, explicitement, à une structuration très différente du découpage trifonctionnel de Dumézil [1]. Cette diversité, tout en avertissant le lecteur de la possibilité d'expliciter un même mythe en une pluralité d'organisations structurales, montre l'importance, pour le choix d'une organisation en particulier, de l'angle de vue à l'origine de l'analyse.

Chez Ogibenin, la divinité-actant finit donc par se décomposer en ses traits actantiels (ou plutôt : actoriels) structuraux. A l'opposé de ce processus, on trouve l'analyse que donne Meletinsky d'un corpus de mythes des peuples paléo-asiatiques ; la délimitation de ce corpus est déterminée par l'un des acteurs centraux des mythes soumis à l'analyse : le « personnage » du corbeau, accompagné de ses gens [2]. Si l'on fait abstraction de rapprochements avec certains mythes de tribus indiennes d'Amérique du Nord-Ouest que leur visée historiciste rend des plus conjecturaux, on retiendra de l'étude de Meletinsky un double recours à l'armature narrative des mythes analysés pour en exprimer le contenu sémantique.

Dans le premier cas, la disjonction dans les modes d'action des personnages au cours d'une quête de nourriture se traduit par une série d'oppositions dans les comportements sociologiques servant de support à l'action ; et l'issue positive ou négative de l'action entraîne une valorisation correspondante de ces comportements. C'est donc le déroulement de l'action qui détermine, dans un jeu d'oppositions,

[1] G. Dumézil : « Les « trois fonctions » dans le ṚgVeda et les dieux indiens de Mitani », *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* (Académie Royale de Belgique) 5.47, 1961, p. 265-298.

[2] E. M. Meletinsky : « Typological Analysis of the Palaeo-Asiatic Raven Myths », *Acta Ethnographica Academiae Scientiarum Hungaricae* 22, 1973, p. 107-155 = *Semiotic Studies* 6. Budapest 1973.

de quel côté se situe la norme sociale. Et ce déroulement même peut emprunter plusieurs voies « sémantiques », dont une codification se situant au niveau de l'endo-/exogamie, pour aboutir à une même réconciliation finale. De même, dans le second cas, les intrigues du groupe de mythes racontant les alliances variées contractées par les enfants du corbeau ont pour fonction commune de rendre compte d'une socialisation des forces naturelles et de définir par rapport à ces forces un certain nombre d'activités économiques propres aux tribus concernées.

5. *En guise de conclusion, quelques propositions*

Les recherches de Meletinsky aussi bien que celles de Maranda ou celles de Segal sont en mesure de montrer que l'un des problèmes centraux de l'analyse contemporaine du mythe porte sur la manière dont l'intrigue du mythe, sa structure syntagmatique, parvient à organiser le micro-univers sémantique qui en constitue le sens. Et ce n'est aucunement un hasard si l'étude citée d'Ogibenin débouche sur une longue citation de Greimas traitant de l'articulation du sens dans le discours. En effet, seule l'élaboration d'une grammaire narrative pourra mettre à jour les procédures permettant au sens de se constituer le long de l'axe temporel discursif.

A la procédure de la segmentation empirique du texte en unités minimales, que ce soient les *mythèmes* de Lévi-Strauss, les *statements* de Mathiot ou les *motifs narratifs* de Segal, une grammaire narrative bien comprise oppose une procédure où la manifestation discursive, grâce à la définition d'un système de positions syntaxiques et d'un ensemble de règles logiques mettant ces positions en relation (ceci dit en termes très sommaires), peut être ramenée à ses éléments et à ses relations essentiels. Si la première procédure est décidément distributionnelle, la seconde suppose un effort préalable de détermination de catégories et de règles qui permettent de dépasser le découpage très vague opéré par les notions de *motif, thème, personnage,* etc., et par la trop grande simplicité de la logique binaire.

Sans parler ici, par manque d'espace et parce qu'elles n'ont pas encore atteint le seuil opératoire, des recherches théoriques faites dans le domaine de la *Textlinguistik* [1], l'effort que poursuit depuis plusieurs années Greimas dans ce cadre est remarquable. Certes, on pourra reprocher à une partie de son modèle de s'appuyer inductivement sur les résultats de l'analyse distributionnelle de Propp [2] ; il

[1] Cf. e. a. T. A. VAN DIJK et al. : *Zur Bestimmung narrativer Strukturen auf der Grundlage von Textgrammatiken.* Hamburg 1974, et « Grammaires textuelles et structures narratives » dans C. CHABROL (ed.) : *Sémiotique narrative et textuelle.* Paris 1973, p. 177-207.

[2] Cf. A. J. GREIMAS : *Sémantique structurale.* Paris 1966, p. 192 ss.

n'en reste pas moins qu'une notion comme celle de l'*actant* ou qu'une structure syntaxique telle que celle de l'*échange d'objets-valeurs* permettent de saisir, à partir d'opérateurs et d'opérations spécifiquement narratifs, l'investissement sémantique du texte [1].

Mais ici encore, on se trouve devant un choix, un choix qui concerne le « poids » sémantique que l'on va conférer aux opérateurs et aux opérations syntaxiques constitutifs de la grammaire ainsi définie. En effet, après les recherches postchomskyennes menées en linguistique, il est de moins en moins douteux que le système de règles syntaxiques sous-jacent à la manifestation discursive participe du domaine sémantique. On pourrait donc opter pour un modèle dans lequel les opérations de base sont les plus génériques possible et où le parcours spécifique choisi par le récit s'explique par des règles de restriction dépendant de l'investissement des contenus particuliers à ce récit [2]. Par exemple, la suite de meurtres dont est victime dans le mythe grec la dynastie des Atrides peut s'expliquer par la combinaison de deux opérations logiques fondamentales : l'implication et la réciprocité ; et seule l'intervention d'Athéna et des valeurs civiques que représente sa figure sera en mesure d'interrompre cette séquence. Mais on pourrait au contraire choisir un modèle où les règles « syntaxiques » seraient en elles-mêmes plus contraignantes parce que sémantiquement plus spécifiées. C'est par exemple le cas limite du modèle proposé par Propp dans lequel la suite syntagmatique des *fonctions* est déterminée et unique [3].

La plus ou moins grande spécification sémantique des règles de grammaire adoptées dans l'analyse du récit dépendent du caractère descriptif ou non de cette analyse. Nous nous heurtons là à l'un des paradoxes essentiels de la narratologie. Dans l'état actuel des recherches, il semble en effet que l'énonciation de règles suffisamment précises pour avoir une validité opératoire qui ne porte pas à de simples truismes, doit prendre appui sur un groupe restreint de récits et être le résultat d'une procédure inductive ; mais en retour, ces règles risquent de n'être valables que pour ce groupe de récits, manquant le caractère général des règles obtenues par voie déductive. Quoi qu'il en soit, si le modèle proppien a eu un tel succès et s'il a pu, avec quelques accommodements, être adapté hors de son domaine

[1] A. J. Greimas : *op. cit.*, p. 93 n. 2, p. 172 ss., et « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur », *Langages* 31, 1973, p. 13-35.

[2] Nous pensons ici notamment au système de la logique des possibles narratifs élaborée par C. Bremond dans *Logique du récit*. Paris 1973.

[3] Dans le même ordre d'idées, on verra aussi le modèle narratif beaucoup plus souple proposé par T. Todorov dans « Les catégories du récit littéraire », *Communications* 8, 1966, p. 125-151 ; ce modèle ne s'applique malheureusement qu'au texte qui a servi de mobile à sa constitution.

d'application aux récits les plus variés, c'est qu'il touche à l'un des fondements de la narrativité [1].

C'est en effet sans aucun doute à travers les actions du récit que les contenus investis dans les acteurs sont conjoints, disjoints, affirmés, niés, etc. L'organisation sémantique terminale du texte est donc le produit des transformations que les actions opèrent sur les traits distinctifs caractérisant les sujets mis en interrelation par des actions. De plus, si l'on admet avec Greimas que les « sujets » peuvent occuper plusieurs positions syntaxiques différentes au cours du récit, mais que l'on se refuse en revanche à distinguer avec trop de netteté un plan sémantique où l'on parle d'*acteurs* indépendamment de la place syntaxique qu'ils occupent et un plan syntaxique où l'on parle d'*actants* indépendamment du contenu investi dans ces positions syntaxiques [2], on pourra « dissoudre » la structure actantielle dans un système de *valences* ou de *rôles* s'intégrant aux différentes catégories d'actions utilisées dans l'analyse. Les positions syntaxiques (actantielles) seraient ainsi dépendantes des actions mises en jeu par le récit et l'organisation des contenus investis dans ces positions serait issue du jeu de ces actions. L'actant greimassien deviendrait donc une fonction syntaxique intégrée, en tant que valence d'une action, au système des actions du récit ; quant à l'acteur, il serait le simple porteur des valeurs sémantiques investies dans ces rôles ou fonctions syntaxiques [3].

L'hypothèse de cette logique de l'action, encore à constituer, pose trois problèmes essentiels :

1. L'explication de la concaténation singulière d'actions dont est composé chaque récit rend nécessaire l'élaboration d'un système de règles de restriction. Ces règles rendraient compte dans chaque

[1] Cf. p. ex. J. E. GRIMES and N. GLOCK : « A Saramaccan Narrative Pattern », *Language* 46, 1970, p. 408-425, H. A. GLEASON : « Contrastive analysis in discourse structure », *Monograph series on languages and linguistics* 21, 1968, p. 29-63, ou P. LARIVAILLE : « L'analyse (morpho)logique du récit », *Poétique* 19, 1974, p. 368-388 ; on y ajoutera les remarques de W. O. HENDRICKS : « Current Trends in Discourse Analysis » dans B. B. KACHRU (ed.) : *Current Trends in Stylistics*. Edmonton-Champaign 1992, p. 83-95, repris dans W. O. HENDRICKS : *Essays on Semiolinguistics and Verbal Art*. The Hague - Paris 1973, p. 48-63, ainsi que les remarques de C. BREMOND : « Postérité américaine de Propp », *Communications* 11, 1968, p. 148-164.

[2] Cf. A. J. GREIMAS : « Les actants, les acteurs et les figures » dans C. CHABROL, *op. cit.*, p. 93 n. 1, p. 161-176.

[3] Peu après la rédaction de ces lignes, nous avons trouvé dans l'article de M. MATHIEU : « Les acteurs du récit », *Poétique* 19, 1974, p. 357-367, des propositions concrètes pour la constitution d'une telle logique de l'action narrative. Cependant une conception trop rigide de l'*acteur*, lieu de cohésion du récit selon Mathieu, ne devrait pas faire oublier que les traits sémantiques marquant les acteurs peuvent changer au cours du récit et que la cohésion de la narration est probablement assurée à un niveau non anthropomorphe, celui des isotopies.

cas des choix opérés par le récit au sein de l'ensemble des possibles narratifs [1].

2. Dans un cadre plus large, il faudra déterminer selon quelles règles il est possible de passer du niveau de surface, anthropomorphe, où le récit obéit à la logique de l'action, au niveau profond où entre en jeu le système d'opérations simples organisant les contenus, et vice versa [2]. La connaissance de ces règles entraînerait notamment la mise en lumière d'une procédure rigoureuse pour passer, dans la description de la structure narrative d'un récit, des structures linguistiques de la manifestation aux structures sémiotiques profondes ; seule une telle connaissance peut fonder la scientificité d'une analyse narrative. Mais nous avons vu dans quelle mesure cette procédure est encore à la merci de l'empirisme le plus complet.

3. On se demandera aussi le rapport que cette logique de l'action narrative entretient avec une logique de l'action concrète, pour autant que cette dernière se distingue elle-même d'une logique du dit. Pour Bremond, qui traduit la logique narrative en termes de comportements agis ou subis, ces logiques ne feraient qu'un [3]. Il est cependant probable que le mythe, en tant que système sémiotique du second degré, ne porte pas un reflet fidèle de l'action concrète ; il a sa propre logique narrative de même que le rite, par exemple, a sa propre logique du comportement. On pourrait d'ailleurs se demander si mythe et rite opèrent, à partir de la réalité, des transformations analogues.

Si, dans ces lignes, les problèmes liées au processus de production et de réception du mythe, à sa pragmatique n'ont pas été évoqués, c'est qu'ils ont souvent été traités de manière séparée par les anthropologues ; dans la mesure où l'on parle volontiers de « message » du mythe, ils n'en ont pas moins un impact essentiel sur l'articulation du sens mythique. Une théorie compréhensive de la signification du mythe devra forcément intégrer à son système les éléments dérivant du processus de la communication mythologique. Mais elle parti-

[1] Sur les possibilités de formalisation d'une telle logique, on verra par exemple les propositions de I. R. Buchler and H. A. Selby : *A Formal Study of Myth*. Austin 1968, que l'on lira cependant avec la prudence indiquée par G. Kutukdjian : « A propos de l'étude formelle du mythe », *L'Homme* 10, 1970, p. 84-105.

[2] A ce sujet, voir les bonnes remarques de C. Chabrol : « De quelques problèmes de grammaire narrative et textuelle » dans C. Chabrol, *op. cit.*, p. 93 n. 1, p. 7-28 (p. 14 ss.), ainsi que l'opération de remise en question de la narratologie présentée par V. Rénier dans sa thèse : *Le problème du récit sémiotique*. Louvain 1974, où il montre que la réduction imposée par le narratologue au texte en étouffe les possibles narratifs et en efface le processus de génération.

[3] C. Bremond : « La logique des possibles narratifs », *Communications* 8, 1966, p. 60-76 (p. 75 s.).

cipera alors du domaine de la sémiotique sociale et de celui de la psychologie.

Dans une perspective moins vaste, l'une des tâches principales de la théorie sémiotique du mythe sera de le distinguer dans sa spécificité des autres types de discours connus. Là encore, les recherches en narratologie sont loin d'être assez avancées pour qu'elles puissent autoriser le sémioticien à toute décision sur la distinctivité d'une mytho-logique face à d'autres logiques narratives. On risque cependant fort de s'apercevoir que la spécificité du mythe par rapport au discours historique ou au conte repose davantage sur des différences sémantiques que sur une base syntaxique.

CLAUDE CALAME.